



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modès.

— On peut assurer que cet été les pailles de riz auront autant de vogue que les années précédentes. On leur donne mille formes, mille ornemens, et vous pouvez aussi bien en faire une capote du matin, doublée en crêpe rose et nouée par un simple ruban de taffetas blanc, que la parer des plus belles plumes d'autruche, et en faire votre chapeau de grande toilette. On ne peut d'ailleurs mieux choisir l'élément d'une jolie mode; car rien, dans ce qui se chiffonne et s'invente, ne peut remplacer la légèreté, l'élégance, le *comme il faut* d'une paille de riz. A tout cela se joint l'avantage immense que cette paille, toute fraîche et fragile, ne peut résister au-delà de la saison, et n'est pas

exposée à se reproduire terne et flétrie comme tant de chapeaux dont l'économie ou l'habitude prolonge l'existence bien plus qu'il ne le faut dans l'intérêt du bon goût et de la dépense.

— Disons aussi toutefois que les pailles d'Italie, *cousues*, sont très à la mode. Ce genre, bien plus distingué que les pailles cousues ordinaires, est adopté par les femmes les plus élégantes, surtout pour les toilettes de campagne. On peut les avoir très-fines. Nous en avons vu de charmantes dans les prix de 50 à 60 francs.

— Les garnitures en rubans écossais doivent être parfaitement choisies pour ne pas tomber dans le commun, car ce ne sont plus que des rubans à carreaux sur toutes les têtes et autour de tous les cous. Il faut donc s'en passer, ou les avoir charmans, distingués; et pour trouver ces conditions réunies, nous ne saurions indiquer de meilleures sources que la mai-

son de M. Pussey-Chavy *. Ce joli magasin, où l'espace semble devoir bientôt manquer tant est prodigieuse la foule qui s'y porte, est vraiment d'un aspect curieux à l'heure où toutes les femmes y arrivent pour assortir une ceinture avec la robe qu'elles viennent d'acheter. Ce sont des débats, des contestations, des comparaisons, agités avec toute la passion de la circonstance. On s'appelle, on s'interroge, on essaie son échantillon sur vingt pièces de rubans. « Je préfère celle-ci. — Non, j'aime mieux celle-là. — Ceci est trop vif et tue ma robe. — Cela est trop lourd et grossit la taille. — Ah bien ! coupez celle-ci. — Ah ! attendez, voyons celle-là, etc., etc., etc. » Enfin une hésitation perpétuelle où le bon goût se blouse, où le choix s'embarrasse, et qui souvent ne finirait pas peut-être sans l'intervention des dames du magasin qui font vraiment, dans ces circonstances, preuve de patience autant que de bon goût.

— Sur douze robes, onze sont faites en redingote ou peignoir. Les robes rondes (à moins qu'elles ne soient habillées) ne se voient portées dans la journée que par les très-jeunes personnes auxquelles la gravité de la redingote ne convient pas encore. — Les manches amadis ne prendront pas, à ce que fait pressentir le cri d'indignation générale jeté contre cette nouvelle fantaisie. Tout ce qui paraît adopté dans ce genre, c'est un peu de modification dans l'ampleur des manches.

— Les robes sont toujours longues, sans excès ; on doit apercevoir une partie du pied.

— Les gants jaune-bistre se portent encore beaucoup en négligé ; pour s'habiller on choisit des nuances gris-perle très-tendre.

— Les bas de fil d'Écosse, brodés et à jour, sont préférés à ceux en coton pour toilette, et sont d'un usage très général.

* Rue Choiseul, n° 15.

Quand ils sont très-fins, on met en dessous des bas de soie unis très-fins, en nuance rosée ou couleur de chair.

— Les jeunes gens portent beaucoup de cravates de fantaisie, en satin ou poul de soie noir, brodé à pois ou petites fleurs, rouges, verts ou bleus. On en voit même de très-élégantes, semées en bouquets brodés en soie de toutes nuances. Ceci est un joli ouvrage pour les sœurs ou les nouvelles épouses.

— En brodant la cravate du frère, on peut aussi broder un tablier pour soi, car cette fantaisie ne cesse pas d'être à la mode. Il s'en fait de charmans chez M^{lle} Lenormand *. Nous en citerons un noir, brodé en soie rouge. Deux grandes palmes au deux côtés du tablier remontent se terminer sous la poche fermée par trois petits nœuds rouges.

— On emporte, pour la campagne, force stores. Cet usage est charmant dans un grand salon bien éclairé. Au lieu de stores peints à l'huile, la *petite fortune* emploie des percales lustrées et imprimées qui font aussi un joli effet.

— Pour rideaux, les grands dessins brochés sur mousseline claire sont préférés aux *rosaces* que nous voyons depuis dix ou vingt ans. Maintenant ce sont des arbres, des plantes, des forêts au travers desquelles se distinguent de beaux oiseaux à la queue épanouie. Ceci est surtout employé pour chambres à coucher. Dans les boudoirs et cabinets de toilette on met beaucoup de mousseline rayée ; puis on voit aussi des rideaux unis, encadrés dans une bordure brochée large d'un quart. Le couvre-pied est assorti.

— Au lieu de tapis dans les chambres à coucher de campagne, on voit beaucoup de *nattes* tressées aux îles, ce qui n'exclut pas dans les salons et chambres à coucher le luxe des tapis, qui se présente aujourd'hui sous une recherche toute neuve, tant par les nuances que par les dessins.

* Rue de la Paix.

Nous citerons, comme offrant un superbe assortiment de ce genre, les nouveaux magasins de M. Sauphar*. Indépendamment des tapis, qui y sont d'un choix aussi nombreux que joli, nous recommandons les charmans petits sacs de nuit que l'on trouve dans cette même maison. Ces sacs de nuit sont tout-à-fait sortis de la routine ordinaire, et sont en tout convenables aux femmes qui aiment l'élégance, même dans leurs bagages de campagne. Au lieu de ces vilains dessins grossiers et communs, ils n'offrent qu'une grande palme cachemire, suivant la forme du sac, qui est fermé par une jolie serrure. Il s'en trouve de toute petite dimension, que la plus petite main pourrait soulever sans perdre de sa gracieuseté.

AVIS IMPORTANT.

BRODERIES.

Dans un moment où le goût de la broderie prend un tel essor qu'il n'est point de jeune femme qui ne se plaise à confectionner en ce genre quelques gracieux accessoires de toilette, nous annoncerons un dépôt considérable de mousselines dessinées et préparées pour la broderie, et offrant, tant en pélerines, collets, manchettes, fichus à la paysanne, robes, peignoirs, jupons, etc., un assortiment aussi complet que varié sur mousselines des Indes, de Suisse, ou sur batiste et jaconas. Le choix des dessins et leur prix modique, inférieur de moitié à ce qui se vend partout, offrent un double avantage aux personnes qui désirent emporter à la campagne des objets tout disposés au travail, et ne sont pas moins favorables aux fabricans de broderies, qui pourraient ainsi trouver immédiatement les principaux élémens de leur industrie. Le principal mérite de ce dépôt est de posséder

des dessins tout-à-fait inconnus, et qui donnent aux broderies une distinction toute particulière. Pour robes de nocces, il existe surtout des compositions qui ont vraiment un goût tout artistique, et donneront un grand mérite aux toilettes de mousseline. Les pélerines sont assorties à ces robes, afin qu'elles puissent également servir aux costumes négligés.

Ce dépôt* se charge des envois en province et à l'étranger, et on y exécutera sur commande tout ce qui est relatif aux dessins de broderie, soit que l'on désire des dessins déjà employés ou des créations toutes nouvelles, qui pourraient ainsi former des parures tout-à-fait inédites, et n'ayant point d'imitation à craindre.

MÉMOIRES DE FLEURY,

DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

— *Le Cabinet de Lecture*, qui ne cesse de se distinguer par ses piquantes publications, nous fait connaître à l'avance un extrait des *Mémoires de Fleury* qui sont attendus depuis long-tems. Nous lui empruntons cette anecdote sur Voltaire.

Le jour même de l'enterrement de Lekain, le patriarche de Ferney fit sa rentrée dans Paris, après une absence de vingt-sept ans; il comptait sur ce grand acteur pour la représentation de sa tragédie d'*Irène*. Quand, à son arrivée chez le marquis de Villette, il trouva la Comédie-Française en corps, il jeta vivement les yeux sur le groupe des comédiens, cherchant au milieu d'eux celui qu'il traitait d'élève et de fils, et qui aurait dû se présenter le premier; l'abbé Mignot, neveu du marquis de Villette, prit alors la main du vieillard: « Du courage! vous

* Rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 46.

* Rue Neuve-Saint-Roch, n° 41.

demandez Lekain. » Il s'arrêta n'osant aller plus loin ; Bellecourt , pénétré d'une tristesse profonde ; montrant ses camarades en deuil , acheva de l'instruire : « Voilà ce qu'il reste de la Comédie-Française ! » Voltaire tomba en défaillance.

Je fus témoin de sa douleur sincère et profonde ; et à cette occasion , le marquis de Villette l'ayant interrogé sur le mérite des principaux acteurs tragiques qu'il avait vus au théâtre , dans sa longue carrière , tels que Baron , Beaubourg , Dufresne , Sarrazin , Lanoue et Grandval , Voltaire détailla les qualités diverses par lesquelles chacun d'eux avait brillé , et conclut en disant que Lekain , réunissant un plus grand nombre de ces qualités , les surpassait de beaucoup , et même qu'il était à ses yeux *le seul acteur vraiment tragique*.

En effet , Lekain s'identifiait tellement avec le caractère des personnages , que tour à tour on le voyait Oreste , Néron , Gengiskan , Mahomet ; son entrée sur la scène dans ce dernier rôle était surtout admirable. Le jeu de pantomime dans lequel il excellait prolongeait l'illusion.

Il était enfin l'ame de la tragédie , et dès qu'il paraissait , sa déclamation savante et mesurée donnait le ton aux autres acteurs.

Après cette perte irréparable et soudaine , l'arrivée seule de M. de Voltaire pouvait faire diversion aux regrets publics. Je ne sais si l'apparition , je ne dirai pas d'un roi , mais d'un héros , d'un prophète , aurait causé plus d'admiration et de délire que l'arrivée du grand homme dans Paris. Ce nouveau prodige suspendit tout autre intérêt , fit tomber les bruits de guerre , les intrigues de robe , les tracasseries de cour , même la grande querelle musicale des gluckistes et piccinistes. La Sorbonne frémit , le Parlement garda le silence , toute la littérature s'émut , et Paris s'empressa de voler aux pieds de l'idole de la nation.

Le philosophe de Ferney était descendu

à l'hôtel du marquis de Villette , sur le quai qui porte aujourd'hui le nom de Voltaire , au coin de la rue de Beaune , et dès le lendemain un concours de monde prodigieux commença ses visites. Lui , resta toute la semaine en robe de chambre et en bonnet de nuit , recevant ainsi la cour et la ville. M^{me} Denis et la marquise de Villette tenaient le cercle et faisaient les honneurs. Un valet de chambre allait avertir M. de Voltaire à chaque personne qui arrivait ; il venait , et M. le comte d'Argental et le marquis de Villette , de leur côté , présentaient ceux que le philosophe ne connaissait pas , ou dont il avait perdu le souvenir. Il recevait les complimens des curieux , leur répondait un mot honnête et presque toujours spirituel ; puis retournait dans son cabinet dicter à son secrétaire des corrections pour sa tragédie d'*Irène*.

Comme M. de Villette semblait jouir peut-être avec trop de vanité du bonheur de montrer M. de Voltaire à tout Paris , on lui décocha l'épigramme suivante :

Petit Villette , c'est en vain
Que vous prétendez à la gloire ;
Vous ne serez jamais qu'un nain
Qui montre un géant à la foire.

Dès le 12 février , l'Académie avait arrêté qu'une députation irait complimenter l'illustre confrère ; elle avait nommé contre l'usage , qui n'admet dans ces sortes d'occasions qu'un seul député , trois de ses membres , à la tête desquels était le prince de Beauveau ; nombre d'autres s'étaient joints au cortège.

Le lendemain , je me réunis à la troupe des comédiens français qui vint lui rendre de nouveaux devoirs. Cette fois , le compliment de Bellecourt me parut étudié ; M. de Voltaire y répondit avec une affabilité touchante ; puis , en parlant de sa santé , il ajouta ces paroles qui manifestaient bien son affection pour sa tragédie : « Je ne puis plus désormais vivre que pour vous et par vous. » Et se tournant ensuite

vers M^{me} Vestris : « Madame, lui dit-il, j'ai travaillé cette nuit pour vous, comme un jeune homme de vingt ans. » Sur quoi M^{lle} Arnoult, qui s'était mêlée aux curieux, dit assez haut, avec son cachet de malice ordinaire, un mot que je n'ai osé confier qu'à mes tablettes. Quand les comédiens sortirent, je restai, m'étant déjà fait reconnaître par M. de Voltaire, qui s'était parfaitement rappelé m'avoir reçu jadis à Ferney, lors de mon grand complot contre sa perruque. M. de La Harpe ayant observé que le sieur Bellecourt avait débité son compliment d'un ton très-pathétique, M. de Voltaire répondit : « Oui, nous avons fort bien joué la comédie l'un et l'autre. »

La tragédie d'*Irène* fut représentée le 16 mars. Depuis les fêtes du mariage du dauphin, jamais je ne vis de plus belle assemblée ! excepté le roi *, toute la famille royale, tous les princes et princesses du sang y étaient. On applaudit, non la pièce, mais l'auteur, et un respectueux silence tint lieu des signes d'improbation qu'on eût fait éclater dans toute autre circonstance. Il ne fut pas difficile de persuader à l'illustre vieillard qu'il venait d'obtenir un nouveau succès : plus de trente cordons bleus se firent écrire chez lui pour l'en féliciter. Voulant en jouer en personne, le 30 mars, jour de la sixième représentation, après avoir assisté à une séance de l'Académie, où des honneurs inusités lui avaient été rendus, il parut au Théâtre-Français. Un triomphe dont la nation n'avait pas encore donné l'exemple l'y attendait. Entre les deux pièces, son buste, placé sur le théâtre, fut couronné par tous les acteurs avec des transports et un délire universel, qui dura plus de vingt minutes. Tout-à-coup, et d'un mouvement spontané, par l'accord d'une pensée unanime de respect, les femmes se levèrent, et se tinrent ainsi

debout, agitant leurs mouchoirs. On ne peut peindre l'effet de ce mouvement ! Rien n'avait été préparé d'avance, et cette inspiration avait gagné tout le monde. Ce fut M^{lle} Lachassaigne qui donna l'idée de couronner le buste de l'illustre vieillard, et M^{lle} Fanier fit faire à M. de Saint-Marc les vers de ce couronnement.

M. le comte d'Artois, qui ne manquait jamais une occasion d'être aimable, étant à l'Opéra avec la reine, quitta un moment Sa Majesté pour venir à la Comédie-Française *incognito*, et avant la fin du spectacle, il envoya son capitaine des gardes, le prince d'Hénin, dans la loge de Voltaire. « Dites au grand écrivain, de ma part, tout l'intérêt que je prends à son triomphe, et tout le plaisir que j'éprouve de joindre mon hommage à celui de la nation. »

Nanine jouée, le nom de Voltaire retentit de nouveau, et de toutes parts, avec des exclamations, des tressaillemens, des cris de joie, d'admiration et de reconnaissance. L'envie et la haine, le fanatisme et l'intolérance, n'osèrent rugir qu'en secret, et, pour la première fois peut-être, on vit l'opinion publique en France jouir avec éclat de tout son empire.

Il fut porté sur les bras des spectateurs jusqu'à son carrosse (couleur d'azur parsemé d'étoiles, ce qui fit dire à un plaisant que c'était *le char de l'Empirée*). Ici autre triomphe : le peuple, rassemblé devant la porte de la Comédie, voulait dételé les chevaux et conduire le char ; ce fut à grand-peine qu'on obtint de le laisser partir ; mais cette foule, ivre d'enthousiasme, le reconduisit jusqu'à sa demeure en faisant retentir l'air de son nom et du titre de ses principaux ouvrages. Vive Voltaire ! vive l'auteur de *Zaïre* ! vive l'auteur de *Mérope* ! vive le père de *Brutus* ! vive l'auteur de la *Henriade* ! vive Voltaire ! vive Voltaire ! s'écria-t-on à droite, à gauche, au-devant de lui, derrière sa voiture, et des fenêtres au-dessus : c'était aussi spontané qu'unanime. La

* Le roi envoya la reine à l'Opéra ce soir-là. Louis XVI n'aimait pas Voltaire.

seule petite supercherie dont on se soit rendu coupable dans cette soirée mémorable vient de moi, et je ne m'en repens pas; car entre toutes ces jouissances d'amour-propre, je lui procurai celle qu'il estimait le plus, et à laquelle on ne songeait point: comme la voiture tournait devant la rue du Bac, une foule d'ouvriers en bras nus étaient sortis de leur atelier pour voir le cortège; je l'avouerai, ils ne paraissaient pas bien comprendre toute la valeur du cri littéraire. Voltaire était pour eux un philosophe, c'est-à-dire, dans leur pensée, un ennemi des prêtres, et il y avait alors, même chez le peuple, une tendance à dénigrer le clergé. Ces braves gens allaient, je crois crier: *Vive le philosophe!* quand m'étant trouvé au milieu d'eux, je leur dis: «Écoutez donc ce qu'ils crient! il y a bien autre chose de mieux à dire, ma foi! et Calas! et la famille Sirven!» Ce mot suffit, ils partent, se ruent sur la voiture, jettent en l'air leur bonnet, en s'écriant au milieu des autres cris: «Vive le défenseur de Calas! vive le défenseur des Sirven!» Voltaire distingua cet hommage, et ce fut sur cela que se retournant vers le public, il dit: «Vous voulez donc m'étouffer sous des roses!» En effet, il avait vu son apothéose avant sa mort, et sa mort devait suivre de bien près. Le 30 mai suivant il expira, âgé de quatre-vingt-quatre ans. On peut dire qu'il vit jouer en mourant sa tragédie d'*Irène*.

Beaucoup ont parlé de la religion de M. de Voltaire, et du ridicule d'une prétendue confession. Je ne sais rien de positif là-dessus; mais il m'a été rapporté par M. de Saint-Marc, un peu gentilhomme, à demi auteur, tout-à-fait gascon, et pourtant confidant de M. de Voltaire et commensal de sa maison, que ce qu'il redoutait le plus, c'était le refus de sépulture, la violation de son tombeau, la dispersion de ses cendres: cette idée fixe l'obsédait; il craignait quelque tentative de ce genre de la part du clergé, et voulait après sa mort être sûr de conserver

l'intégrité de son corps: aussi, pendant les six derniers mois de sa vie, parlait-il souvent du respect des Chinois pour leurs trépassés, de l'embaumement des Égyptiens, du bonheur de vivre dans un pays où chacun pouvait espérer de devenir une momie passable, d'après son état de fortune, et se perpétuer comme il l'entendait: «Cet homme qui a un nom immortel, ajoutait le gascon, voudrait de plus l'immortalité du cadavre.»

Je ne sais quelles réflexions cela fera naître sur M. de Voltaire; mais à cette anecdote inédite j'en ajouterai une autre, qui fixera davantage sur les véritables pensées religieuses de ce grand homme; je tiens celle-ci de M. le comte de Latour, qui, par passion et par respect pour Voltaire, devint quelque tems son secrétaire amateur.

Une matinée du mois de mai, M. de Voltaire fait demander à ce jeune seigneur s'il veut être de sa promenade (trois heures du matin sonnaient). Étonné de cette fantaisie, M. de Latour croyait achever un rêve, quand un second message vint confirmer la vérité du premier. Il n'hésite pas à se rendre dans le cabinet du patriarche, qui, vêtu de son habit de cérémonie, habit et veste mordorés, et culotte d'un petit gris tendre, se disposait à partir.

— Mon cher comte, lui dit-il, je sors pour voir un peu le lever du soleil; cette profession de foi du vicaire savoyard m'en a donné envie... voyons si Rousseau a dit vrai. Ils partent par la nuit la plus noire, ils s'acheminent; un guide les éclairait avec sa lanterne, meuble assez singulier pour chercher le soleil! Enfin, après deux heures d'excursions fatigantes, le jour commence à poindre, Voltaire frappe des mains avec une véritable joie d'enfant. Ils étaient alors dans un creux. Ils gravissent assez péniblement vers les hauteurs; les quatre-vingt-un ans du philosophe pesaient sur lui, on n'avancait guère, et la clarté arrivait vite: déjà quelques teintes

vives et rougeâtres se projetaient à l'horizon ; Voltaire s'accroche au bras du guide, se soutient sur M. de Latour, et les trois contemplateurs s'arrêtent sur le sommet d'une petite montagne. De là, le spectacle était magnifique !

Devant cette sublimité de la nature, Voltaire est saisi de respect ; il se découvre, se prosterne, et quand il peut parler, ses paroles sont un hymne : « Je crois, je crois en vous ! » s'écria-t-il avec enthousiasme ; puis décrivant avec son génie de poète et la force de son âme le tableau qui réveillait en lui tant d'émotions, au bout de chacune des véritables strophes qu'il improvisait : « Dieu puissant ! je crois ! » répétait-il encore. Mais tout-à-coup se relevant, il remit son chapeau, secoua la poussière de ses genoux, reprit sa figure plissée, et regardant le ciel comme il regardait quelquefois le marquis de Villette, lorsque ce dernier disait une *naïveté*, il ajouta vivement : « Quant à monsieur votre fils et à madame sa mère... c'est une autre affaire ! »

LE SALON DU MÉDECIN.

C'est une chambre vaste et élégamment meublée de fauteuils et de divans couverts de damas rouge. Des rideaux de la même étoffe se drapent aux fenêtres, et se croisent avec de seconds rideaux de diaphane mousseline blanche. La lumière du soleil, perçant péniblement ces voiles, n'arrive que rose aux gravures riantes et gracieuses qui ornent les murailles. Un bon feu est allumé dans l'âtre : voici dix heures. Le salon se remplit de minute en minute. Les premiers venus prennent place autour de la cheminée. Cercle grave de figures pâles, amaigries, souffrantes ; conversations pénibles de voix enrouées ou éteintes. A chaque instant le domestique introduit un nouveau consultant, une consultante nouvelle : ici est un enfant qui

rit et joue avec sa mère, et sa mère ou lui ont peut-être dans le sein une maladie de mort.

Cette dame qui vient d'entrer, que peut-elle avoir à démêler avec le médecin ? Elle va et vient dans le salon, papillonne, regarde les gravures. Ce n'est point à coup sûr des jambes qu'elle souffre. C'est le clavier de ce mystérieux *piano-forte*, doux et fort, le système nerveux qui est ébranlé ; ses doigts, ses lèvres, ses paupières, tout est sans repos ; c'est à grande peine qu'elle peut rester en place pour contempler une estampe qui représente une femme endormie. Comme elle porte envie alors à ce repos, à ce calme de tout l'être ! que ne donnerait-elle pas pour dormir ainsi ! Elle donnerait au moins autant que ce pauvre monsieur, éclopé impotent, qui considère d'un œil avide un tableau du Paralytique guéri par Jésus-Christ. Et chaque fois que notre pauvre nerveuse voit entrer dans le cabinet du médecin un consultant, elle se rappelle plus vivement qu'elle a encore à attendre, elle s'impatiente, elle se crispe, elle a la fièvre, elle devient plus malade dans le salon du docteur.

Ce salon, vous venez de le voir tel qu'il est le matin. A présent, voyez ce qu'il est le soir.

Un beau piano a remplacé un des divans, et les estampes sont éclairées par des candélabres si vivement, que leurs cadres d'or rayonnent comme des auréoles : il est neuf heures, le domestique ouvre à deux battans la porte, et voilà quatre ou cinq jeunes personnes éblouissantes de fraîcheur et de santé qui entrent chacune un bouquet à la main, puis des jeunes gens, puis des jeunes filles encore. Ce ne sont plus les visages pâles et décharnés du matin, mais des joues rebondies et roses : vous ne verrez plus ce soir des cous maigres et anguleux, entourés avec soin du boa, mais de beaux cous blancs, arrondis et où étincellent, là un collier de perles, ici deux rangs de grenat ou de

corail. Le piano est bientôt occupé : le prélude retentit.—Faites vos invitations ! Les cavaliers se précipitent , les danseuses acceptent , jettent bien vite de côté leur écharpe et s'élancent pour avoir de la place : tout est feu , animation , joie ; les contredanses les plus folles se précipitent , et ne sont interrompues que par de plus rapides galops. — Dansez ! dansez ! — C'est un enivrement , c'est l'oubli de toutes les peines du monde dans la joie. — Dansez !

Et l'on ne pense pas que le matin même , ce salon , où l'on bondit si joyeusement , était rempli d'êtres souffrants , caducs , impotens ou poitrinaires ; on s'assied sans crainte , et pour reprendre haleine après la valse , sur ces fauteuils doucement élastiques que des malades occupaient le matin , on prend sans frémir les sirops et les glaces que vous sert le domestique du docteur , sans songer que l'ou est dans la maison des juleps et des potions *suivant l'ordonnance*. On danse encore plus ardemment , et l'on ne réfléchit pas que le médecin est là , tout à côté , dans son cabinet aux sinistres voûtes , et qu'il regarde de ce coin toute cette foule dansante , comme la mort qui nous guette , et peut-être se dit-il : — Ces valses , ces galops , ces danses folles , et plus tard le froid sur ces bras nus , sur ces épaules découvertes , — voilà l'histoire de mon salon du matin et de mon salon du soir.

ERNEST FOUINET.

Littérature.

Les Scènes de la Vie castillane et andalouse *, par lord Seelling , tracent des épisodes charmans , qui communiquent les émotions du narrateur , et ont toute cette magie de passion et de mysticité qui appartiennent à cette terre de préjugés , de religion et d'amour. Bientôt nous ne saisirons plus , en Espagne , que des tableaux de mœurs , sans les horreurs des vengeances et du fanatisme ; et si , par une nouvelle révolution de mœurs et de préjugés , ce sol si merveilleux perd de sa couleur primitive , au moins lui voyons-nous gagner en bien-être moral et en civilisation ce qu'il perd de pittoresque et d'étrange. Les voyages et aventures de lord Seelling nous ramènent bien sur cette terre natale des préjugés ; mais , comme l'observe un spirituel rédacteur : « Là , du moins , ils » commencent à se dissiper aux lueurs de » la raison et de la philosophie. Le gou- » vernement constitutionnel s'essaie sur » le trône des Charles-Quint et des Phi- » lippe II. L'inquisition a éteint ses bû- » chers ; le moine , ce bonze de l'Occident , » a perdu son pouvoir et son inviolabilité. » La populace ne s'incline plus devant sa » robe sale et trouée , et les maris espa- » guols ont fini par comprendre qu'il était » peu prudent de respecter les sandales » laissées en vedette à la porte de leurs » femmes. »

* Chez Charpentier , rue de Seine.

A ce Numéro sont jointes les planches 1158 et 1159.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours , avec dix gravures par mois.
Prix de la Souscription : pour un trimestre , Paris , 9 f. — Départemens , 9 f. 50 c. — Etranger , 10 f.
 Avec une couverture , 50 centimes de plus par trimestre.
 On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES , boulevard des Italiens , n. 2 , et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
 Les lettres et envois doivent être adressés *franc de port*.

Modes de Paris.

25. Mai 1835.

N.º 258.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra

Modes de Long-champs.

Chapeau en paille de Riz, Mme Thomas rue des filles St. Thomas.

Robe en gros d'orient, Mantille en tulle brodée en Rubans.

Messrs S. & J. Fuller N.º 34 Rathbone Place London.

Ayuntamiento de Madrid



Chapman

Modes de Paris.

15. Mai 1835.

Nº 29.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens Nº 21 près le passage de l'Opéra.

Modes de Long-champs.

Chapeau en gros d'Italie, Soie en dentelle de Sic. Fichu à la Charlotte de la belle Anglaise rue de la Paix, 20.

Bonnet et Colerette en Mousseline, Mme Bonard rue de la Bourse, 8.

Chapeau en paille d'Italie.

Messrs S. & J. Fuller Nº 34 Rathbone Place, London.

